

J.M.L. Cormary

Un écrivain qui se livre, c'est comme un canard qui se confie



Editions **Passiflore**

DU MÊME AUTEUR

**Textes de J.M.L. Cormary
et illustrations de Jean-Michel Lafon**

- *Parents de Rugbyman Heureux*,
Éditions Passiflore, 2017
- *Parents de Rugbyman Heureux : les Cadets*,
Éditions Passiflore, 2018
- *Gueules d'Ovalie, nations de rugby*,
Éditions Passiflore, 2019
- *Villes d'Ovalie : Hommages, chambrages*,
Éditions Passiflore, 2022
- *Parents de Rugbyman heureux : l'intégrale*,
Éditions Passiflore, 2024

Textes de J.M.L. Cormary

- *Comprendre le rugby*, avec M. Cazorla et P. Pralong,
Éditions Passiflore, 2020
- *Le Cri de la Laine*,
Éditions Un Autre Reg'Art, 2021

J.M.L. Cormary

Illustrations de Jean-Michel Lafon

**Un écrivain qui se livre,
c'est comme un canard
qui se confie**

Autobiographies apocryphes

Editions **Passiflore**

AVIS DE CENSURE

Déposé à titre conservatoire auprès de la Commission des Textes Dévoqués, Comité de Veille Narratologique et Surveillance des Intentions (CVNSI), Section des Affabulations Posthumes

Dossier n° CDF-45793 / Littérature française & impostures typographiques

Auteur : anonyme, pseudonyme ou réel – doute persistant

Titre incriminé : « *Un écrivain qui se livre, c'est comme un canard qui se confie* »

Nature du texte : recueil d'autobiographies fictives, pratique formellement non homologuée

MOTIFS DE LA CENSURE

Après examen approfondi (et à contrecœur, l'ouvrage n'étant pas encore épuisé), la Commission émet les réserves suivantes :

1. Usurpation d'identité littéraire

L'ouvrage présente une série de textes à la première personne, prétendument rédigés par des écrivains décédés à l'exception de quelques survivants, parfois prestigieux, parfois problématiques. Ces textes laissent croire, contre toute prudence philologique, que ces auteurs auraient pu, s'ils en avaient eu le

temps ou le mauvais goût, écrire ces lignes eux-mêmes.

2. Contrefaçon d'intimité posthume

Le lecteur, abusé par la syntaxe maîtrisée et le vocabulaire choisi, pourrait être amené à penser qu'il accède à une forme de vérité plus nue, plus trouble, plus « humaine » des figures invoquées. Il n'en est rien. Il s'agit d'une manipulation stylistique relevant de ce que nos services appellent une « infraction d'incarnation ».

3. Tonalité ambiguë et propos douteux

Plusieurs textes prêtent à des écrivains historiques des attitudes inavouables : nostalgie rance, sensualité excessive, révisionnisme esthétique, voire humour. Ces éléments, s'ils peuvent amuser le lecteur irresponsable, sapent insidieusement le socle de la culture nationale.

4. Titre provocateur, à connotation alimentaire

La métaphore du canard confiant jette un discrédit zoopoétique sur l'ensemble du champ autobiographique, suggérant que tout écrivain se livrant serait un mets à demi-cuit. La Commission estime ce rapprochement hasardeux, et de nature à troubler la lecture publique.

CONCLUSION

Le présent recueil, par sa maîtrise formelle, son irrévérence calculée et sa fausse gravité, constitue un objet littéraire profondément subversif sous des

dehors ludiques. Il brouille les hiérarchies, ridiculise le « je » sérieux, et insinue que la littérature est peut-être un jeu de masques plus qu'un monument de vérité. Ces éléments suffisent à justifier une censure magnanime, c'est-à-dire une interdiction molle, à usage des bibliothèques trop curieuses.

(Afin de préserver la moralité des jeunes gens, nous préconisons un rangement dans les rayons en hauteur)

L'auteur, s'il existe, est invité à se présenter à la section Pseudonymes & Dérives, pour une remise à niveau éthique et syntaxique.

Hormes-Saint-Marie
Président de la Commission,
Docteur ès Lettres rétractées,
Chancelier honoraire de la Bibliothèque
des Livres Non-Avoués

Introduction

J'ai passé ma vie dans les bibliothèques. Pas ces halls de béton fluo avec Wi-Fi gratuit et rayon manga au rez-de-chaussée. Non. Les vieilles. Les poussiéreuses. Celles où chaque marche en bois gémit comme si elle allait vous trahir. Celles où les livres vous fixent sans sourire. On dit qu'elles sont silencieuses ; c'est faux. Elles bruissent, elles respirent, elles jugent, elles jaugent.

Pendant que d'autres s'accrochaient à des verres tièdes et des conversations sans suite dans les cafés de Saint-Germain, moi, je m'enivrais d'un participe passé oublié, d'un mot démodé qu'on n'ose plus écrire sans s'excuser. Les écrivains étaient mes amis imaginaires, mes morts à moi. Ils ne me coupaient jamais la parole.

Les vivants, je les supportais mal. Trop pressés, trop bruyants. Toujours en train de parler d'eux comme s'ils allaient mourir demain. Et puis, il faut le dire : ils sont souvent bêtes, les vivants. Sauf quelques-uns. Alors que les morts, au moins, ont la décence de se taire jusqu'à ce qu'on les lise.

Je croyais que j'étais fait pour lire, pas pour vivre. La vie me semblait une farce dont j'avais oublié d'apprendre le texte. Trop de gestes, trop d'odeurs, trop de vitesse. J'aimais les voix figées. Elles disaient les choses lentement, comme si chaque mot coûtait quelque chose.

Et puis un jour, idée stupide : si je leur écrivais ? À eux. Aux morts, et aux rares vivants qui me réjouissent. À ceux qui m'ont tenu compagnie depuis l'enfance ou depuis hier. Pas pour leur demander des autographes. Non. Pour leur demander leur histoire. Pas celle qu'ils ont servie au monde, non : la leur, nue, tremblante, mal rasée. L'autobiographie qu'ils n'ont jamais écrite, parce qu'ils pensaient que personne ne saurait l'entendre.

Alors j'ai écrit. À la main, forcément. Le clavier, ça rend tout trop net, trop propre. J'ai envoyé des lettres à des maisons d'édition à moitié mortes, à des secrétaires absents, à des adresses devinées, inventées, perdues dans les pages jaunes de la mémoire. J'ai même, par pure provocation — ou par dépit, je ne sais plus — envoyé un télégramme à Mauriac, en espérant que les PTT sachent où se trouve Malagar. Je crois qu'il a aimé ça : la lente absurdité du geste.

Et puis quelque chose a bougé.

Dans le silence, des voix ont surgi. Une illusion ? Peut-être. Mais une belle. Flaubert m'a répondu en hurlant contre les crétins. Céline a débité ses phrases comme des grenades : saccadées, violentes, presque sales. Proust m'a embarqué dans une nappe de brume qui ne finissait plus ; j'en suis ressorti un matin sans savoir si j'avais dormi ou rêvé.

Hugo a déclamé une épopée. Camus a murmuré une phrase. Juste une. C'était assez pour me coller une gifle. J'ai cru entendre le vent à travers un mur. Rimbaud, lui, n'a rien dit. Ce silence-là valait bien une lettre. Beigbeder m'a adressé un mail ironique et distancié. Du Beigbeder.

Nothomb a décroché son téléphone pour me donner sa bénédiction.

J'ai tout gardé. Pas pour faire un musée. Plutôt une cabane, une chambre d'échos. Ce n'est pas une œuvre. C'est une obsession. Je pourrais dire que je possède une collection unique de confessions posthumes, mais ce serait une imposture. Ces voix étaient là bien avant moi. Elles continueront sans moi.

Peut-être que je me suis raconté une belle histoire, voilà tout.

Mais j'ai besoin de cette illusion.

Pour survivre au bruit.

Pour survivre à l'époque.

Pour survivre à moi-même.



Guillaume APOLLINAIRE

(Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky)

1880-1918

Il m'avait curieusement donné rendez-vous au Louvre, dans la salle de La Joconde, un lieu de vol et de mystère. Il m'attendait debout, un peu à l'écart, entre Léonard et la lumière. Il fumait, bien sûr, et souriait à peine, le regard dans le vague. C'est en déambulant dans le musée que nous nous sommes entretenus.

Qui es-tu ?

Je suis un garçon qui n'a jamais su d'où il venait. Fils d'une comtesse sans royaume et d'un inconnu sans nom. J'ai grandi avec un accent de trop, une langue bancal, un passeport douteux. Je suis né à Rome, j'ai vécu à Monaco, j'ai cherché la France comme on cherche une amante rêvée.

On m'appelle Apollinaire, mais ce n'est qu'un masque : le nom d'un dieu sur la figure d'un homme.

Je suis poète, oui, mais un poète d'arrière-cour, de nuit blanche, de guerre et d'ivresse.

J'ai couru après les mots comme on court après une femme qu'on sait déjà perdue.

Qu'as-tu fait?

J'ai écrit, bien sûr. Parce qu'il fallait que ça sorte, que ça explose, que ça saigne. J'ai tourné les vers comme on tourne un couteau dans un pays qu'on ne comprend pas.

J'ai écrit *Alcools*, et dedans j'ai mis mes cuites, mes ruptures, mes souvenirs. J'ai écrit *Calligrammes*, et j'y ai laissé la forme éclater comme une vitre sous la main.

J'ai chanté *Lou*, j'ai pleuré Madeleine, j'ai hurlé pour Marie, mais je les ai toutes blessées, à ma manière, surtout Annie.

J'ai découvert, admiré et soutenu Picasso, Braque, tous ces types qui peignaient comme on cogne, au Bateau-Lavoir.

J'ai parlé d'art parce que la guerre me rongait, et j'ai parlé de guerre parce que l'art ne me suffisait plus.

J'ai aussi écrit des saletés, *Les Onze Mille Verges*, parce qu'il faut bien rire dans le noir.

Mais en vérité, j'étais amputé de la joie.

Comment as-tu vécu?

À découvert. À crédit. En clandestin de moi-même.

J'ai dormi chez des amis, chez des amantes, sur des banquettes.

J'ai mangé peu, bu trop, aimé mal.

J'ai été journaliste, critique, faussaire parfois. J'ai vendu des tableaux, des poèmes, des espoirs.

J'ai traversé l'Europe comme un courant d'air, de la bohème à l'uniforme.

Et puis la guerre m'a pris. Dans la boue, dans le rire idiot des soldats, dans la peur d'avoir peur, j'ai voulu croire que les obus aussi écrivaient des alexandrins alors qu'ils faisaient juste des morts.

Un éclat d'obus dans la tempe. Une cicatrice sur le crâne, une autre dans l'âme.

On m'a trépané, on m'a décoré. Je ne savais pas si c'était pour ce que j'avais écrit ou pour ce que j'avais perdu.

Que penses-tu de toi ?

Je pense que j'ai été un homme pressé.

Pressé de dire, pressé d'aimer, pressé de mourir peut-être.

Je pense que j'ai trahi beaucoup de gens, souvent sans le vouloir.

Je pense que j'ai eu du talent, oui, mais pas assez de temps.

Je pense que j'ai tout donné, y compris ce que je n'avais pas.

Je pense que j'ai espéré plus fort que les autres.

Et c'est peut-être ça, être poète.

Et maintenant ?

Maintenant je suis un mort sans statue.

Je suis un nom que les lycéens griffonnent dans les marges.

Je suis un poème qu'on lit à voix basse quand on veut dire « je t'aime » sans passer pour un imbécile.

Je suis une blessure fermée sur un front oublié.

Je suis ce type qu'on voit en rêve, qui vous tend une page, et qui disparaît.

Je suis un cri resté coincé dans un casque.

Je ne veux plus qu'on m'appelle Guillaume : je suis Apollinaire.

Il a écrasé sa cigarette et a disparu.



Michel AUDIARD

1920-1985

Nous nous sommes rencontrés par hasard chez le buraliste, et avons terminé notre conversation au bar-PMU du coin de la rue. Il m'a ravi, et je suis heureux de l'intégrer à mon panthéon des écrivains, bien qu'il se soit toujours défendu d'en être un.

Faut vous dire un truc : ma vie privée, c'est un peu comme une culotte de nonne, y'a pas grand-chose à voir, mais faut la respecter. J'étais pas du genre à étaler mes draps sales dans les journaux, ni mes joies dans les salons. Chez moi, l'intime, ça s'cachait derrière les persiennes et ça sortait le soir, quand tout le monde dormait. J'ai aimé une seule femme, et je l'ai gardée. Une rareté dans le métier, à mi-chemin entre l'orchidée et le ticket de métro pas composté. Elle s'appelait Marie-Christine, et elle m'a filé un gosse qui m'a foutu une claque au cœur et au talent : Jacques. Un même qui filmait comme d'autres respirent, avec l'élégance d'un pickpocket et la douleur d'un poète. Un gars droit comme une ligne de coke chez les incorruptibles. Pas un bavard, lui. Pas comme son vieux. Moi, j'fumais en causant. Lui grillait de la pellicule.

Mais attention : c'est pas du silence mou, son cinéma. Non, c'est du silence qui grince, qui cogne, qui vous regarde dans le blanc de l'âme et qui dit : « *Bouge pas, j'avais t'raconter l'enfer.* »

Il a commencé peinard, scénariste à l'ombre, puis il s'est mis à réaliser des films qui filent des bleus à l'intérieur, des plaies dans le cœur.

Un héros très discret, Sur mes lèvres, De battre mon cœur s'est arrêté, Un prophète... des titres qui sentent pas la rigolade, mais qui laissent des traces. Et des prix, nom de Dieu! Des poignées. Cannes, César, festival de tout ce que tu veux. Le môme a rafflé la mise sans jamais hausser le ton.

Moi, j'suis fier. Pas façon gala à paillettes. Fier comme un taiseux de province qu'on viendrait pas emmerder avec des compliments. Il a pas repris la boutique familiale, il l'a démontée pour en faire autre chose. Plus noir, plus dur, plus moderne.

On fait pas dans la même came, et c'est très bien comme ça. Lui, c'est le chirurgien. Moi, j'étais le bistrotier. Je servais des phrases qui piquent, lui il ouvre des ventres. Mais on a le même amour du verbe, du regard, de l'humanité qui boite. C'est ça qui compte. Et même si je lui ai pas tout filé, y'a des soirs, quand j'entends ses dialogues, je me dis que le vieux flingueur a pas tiré à blanc.

Je suis né le 15 mai 1920, à Paris. Un lundi, pour ceux que ça intéresse. Autant vous dire que le bon Dieu avait déjà commencé à faire la gueule. Dans le quartier,

on disait : « *Encore un gosse qui va finir en costard rayé ou en rimeur fauché.* » Moi, j'avais pas encore ouvert la bouche qu'ils avaient déjà tout décidé pour ma pomme. Eh ben non. J'ai pas braqué de banques, j'ai pas fait l'Académie. J'ai fait mieux : j'ai mis les deux en boîte.

Mon vieux, c'était un cheminot communiste, tendance charbon dans les yeux et Lénine dans le cœur. Ça vous forge un gosse. Quant à ma mère, elle avait la tendresse d'un silence bien placé. Elle disait pas grand-chose, mais elle avait le regard qui cause. J'ai hérité d'elle le sens de l'économie, surtout des mots.

À l'école, j'étais pas mauvais. Pas bon non plus. Disons que j'avais le génie discret de l'insolence. Quand un prof me demandait pourquoi j'avais pas appris ma leçon, je lui répondais : « *J'ai pas oublié, j'ai choisi de m'en souvenir plus tard.* » Généralement, ça passait mal. Mais j'avais déjà le goût du bon mot. À défaut d'avoir celui de l'arithmétique.

Pendant la guerre, j'ai pédalé. Littéralement. Livreur de journaux, coursier, l'homme à la bicyclette qui passe entre les bombes et les collabos. Et pendant que d'autres faisaient la guerre avec des armes, moi je la faisais avec une plume.

Après-guerre, j'ai traîné mes godasses dans les journaux, puis dans les studios. Et c'est là que j'ai trouvé ma came : le dialogue. Pas le bavardage, hein. Le vrai dialogue, celui qui fait mouche, qui claque comme une gifle dans un polar et qui sent la gauloise froide et le zinc de bistrot.

Le cinéma m'a tendu les bras. J'ai mordu dedans comme un affamé. Avec Lautner, on a formé un duo à faire pleurer les syndicats : lui filmait, moi j'arrosais de dialogues façon mitraillette. Notre cinéma, c'est pas des films, c'est une révolution linguistique. J'y ai mis tout ce que j'avais : l'argot, l'ironie, la tendresse des voyous, la lucidité des désabusés. Les répliques, elles sont restées parce qu'elles disaient vrai. Et parce qu'elles faisaient marrer. Le rire, c'est une arme de dissuasion massive. Et moi, j'étais le ministre de la Défense.

Je suis pas un écrivain. J'ai jamais prétendu l'être. J'écris pas pour les salons, j'écris pour les salons de coiffure. J'écris pour qu'on rigole, qu'on réfléchisse un peu, mais pas trop, parce qu'après ça fait mal au crâne. J'ai toujours préféré une bonne saillie à un long discours, un aphorisme bien senti à une thèse en dix volumes.

Les intellos me regardaient de haut. Tant mieux : j'étais plus à l'aise en contre-plongée. Les critiques, ils comprenaient rien à ce que je faisais, mais ils avaient la décence de pas l'écrire trop bien. Moi, je faisais dans l'oral. Dans le mordant. Dans le populaire, sans jamais tomber dans le populisme. Faire parler les cons comme des cons et les malins comme des malins, c'est tout un art.

Le cinéma, je l'ai pas volé : je l'ai séduit. Avec les mots, pas avec les effets spéciaux. Mon truc à moi, c'était pas les explosions, c'était les conversations qui explosent.

Les Tontons flingueurs? Une messe profane. Ventura, Blier, Blanche et consorts dans une cuisine plus explosive qu'un PMU un soir de défaite de l'équipe de France. Tu prends une scène de beuverie, tu rajoutes du vitriol, du calva qui arrache les amygdales, et tu balances des lignes comme

« *Les cons, ça ose tout. C'est même à ça qu'on les reconnaît.* »

Voilà, c'est signé.

Avec Georges Lautner, c'était pas un tandem, c'était un gang. On a fait *Les Barbouzes*, *Ne nous fâchons pas*, *Flic ou voyou*, *Mort d'un pourri*. Des titres comme des claques. Et derrière, y'avait toujours des tronches : des types qui parlaient comme moi j'écrivais, ou l'inverse.

J'ai aussi bossé avec Jean Gabin, LE taulier. *Le Président*, *Le Cave se rebiffe*, *Un singe en hiver*, avec Verneuil, l'autre qui savait faire ronronner une caméra. Gabin, il lisait pas mes textes, il les mâchait, il les digérait, il les recrachait version caviar. Un seigneur du verbe, avec des baffes dans la voix.

Et puis y'a *Garde à vue*, que j'ai coécrit, moins rigolard, plus sombre. Ventura encore, Lino, l'ogre tendre. Serrault en pervers, dans un commissariat étouffant. Un huis clos comme un duel de western, mais avec des phrases à la place des colts. Là, j'ai prouvé que je savais faire autre chose que rigoler à gorge déployée. Que les mots, c'est pas que pour faire marrer, c'est aussi pour vous étrangler.

Mais attention, j'ai pas fait que causer pour les autres. J'ai aussi noirci du papier en mon nom. Des bouquins, oui madame. Parce que parfois, même les dialoguistes ont besoin de monologuer.

La nuit, le jour et toutes les autres nuits, un roman un peu triste où la nostalgie traîne dans les bistrot. Si tu lis entre les lignes, tu me verras en peignoir, clope au bec, en train d'essayer d'être quelqu'un d'autre.

Le Terminus des prétentieux, un roman qui est aussi un recueil de pensées, de vanes, de citations maison. Ça se lit comme on picole : cul sec ou à petites lampées, selon l'humeur.

Et puis des interviews, des articles, des interventions télé où je faisais semblant d'avoir un avis. J'étais pas un penseur, j'étais un flambeur du mot. Mais parfois, entre deux conneries, j'en lâchais une belle.

Moi, j'ai vécu dans les mots comme d'autres dans la poudre. J'ai fait de l'argot une arme, de l'humour une défense, de la mélancolie un bruit de fond. J'ai jamais voulu faire du cinéma, j'ai voulu faire causer le monde comme j'aurais voulu qu'il parle. Plus sec, plus franc, plus drôle.

Et si je suis resté, c'est pas parce que j'étais le meilleur. C'est parce que j'étais le seul à faire ça comme ça. Avec le cœur, le culot, et une syntaxe qui s'en foutait de l'Académie.

Alors voilà. Si t'as aimé mes films, mes phrases, mes coups de gueule, tant mieux. Si t'as pas aimé, je t'en veux pas.

Mais faudra juste pas venir pleurer le jour où les cons écriront les dialogues. Parce que ce jour-là, ça sera plus du cinéma.

Ça sera la fin du monde.

Table des matières

Introduction	9
Guillaume APOLLINAIRE (Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky)	13
Michel AUDIARD.....	19
Honoré de BALZAC.....	27
Charles BAUDELAIRE	33
Pierre-Augustin Caron de BEAUMARCHAIS	37
Simone de BEAUVOIR et Jean-Paul SARTRE	41
Frédéric BEIGBEDER.....	49
Albert CAMUS.....	53
François CAVANNA.....	55
CELINE (Louis-Ferdinand Destouches)	59
Sidonie-Gabrielle COLETTE	63
Pierre CORNEILLE, Jean RACINE et MOLIÈRE.....	67
Interlude méditatif ou l'intimité tremblante des ombres	73
Alexandre DUMAS.....	77
Gustave FLAUBERT	83
Michel HOUELLEBECQ	89

Victor HUGO	95
Guy de MAUPASSANT	101
François MAURIAC	105
Jean-François MEUNIER	109
Michel de MONTAIGNE	113
Amélie NOTHOMB	119
Jean d'ORMESSON	123
Marcel PROUST	127
Interlude : Le style des écrivains.....	133
François RABELAIS.....	137
Paul VERLAINE évoque Arthur RIMBAUD	141
Donatien Alphonse François de SADE.....	145
George SAND (Aurore Dupin).....	149
VOLTAIRE (François-Marie Arouet)	153
YOURCENAR (Marguerite de Crayencour).....	157
Émile ZOLA.....	163
Postface de l'auteur (rédigée sous surveillance)..	167



« Ma vie privée, c'est comme une culotte de nonne : y'a pas grand-chose à voir, mais faut la respecter. » Michel Audiard

Et si les écrivains les plus célèbres décidaient enfin de parler vrai? Ici, pas de bustes de marbre : les voix des disparus ressurent, vivantes, féroces, intimes. De Victor Hugo à Jean d'Ormesson, J.M.L. Cormary s'amuse à fissurer les légendes et à révéler des vérités troublantes, ou parfaitement inventées.

Sous couvert d'un « avis de censure », ces autobiographies apocryphes brouillent les pistes : imposture brillante ou confession déguisée?

Un livre irrévérencieux et jubilatoire, où la littérature tombe le masque, et nous regarde droit dans les yeux.

J.M.L. Cormary jongle entre ses romans historiques, ses récits rugbyistiques bourrés de savoir, et un métier haut en couleur : accordeur de castagnettes.

Portraits des écrivains dessinés par J-M. Lafon.

18€



9 782379 461439